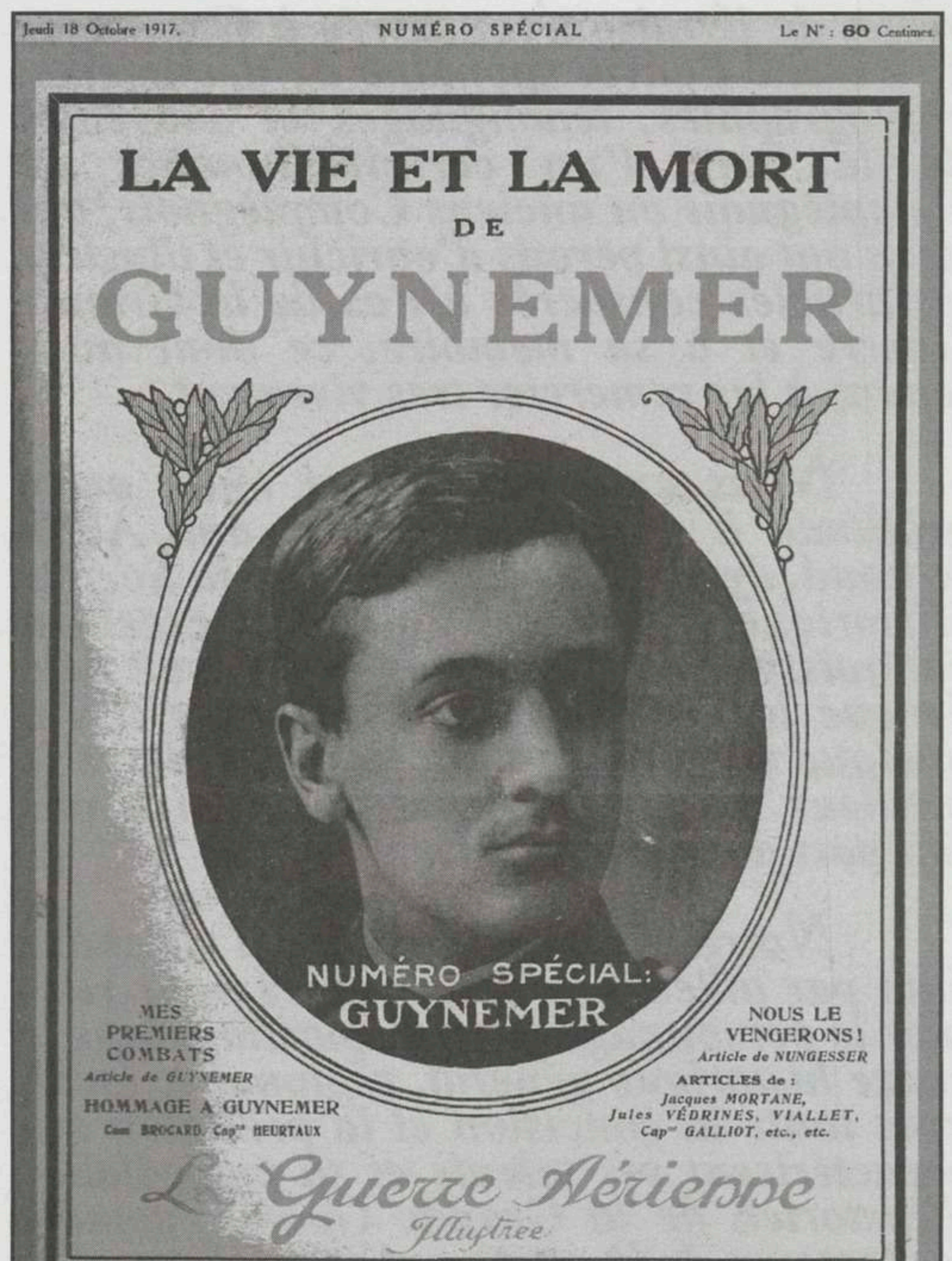




Manifestation du 11 septembre 2006 à Compiègne  
(photo. A. Arnaud)



Buste de Guynemer à l'Hôtel-de-ville  
de Compiègne



La Guerre aérienne,  
n° spécial d'octobre 1917.



# «FAIRE FACE»

## Guynemer, l'homme et le symbole. Essai de portrait

Alain ARNAUD (\*)

«Faire face».

Qui se souvient encore que ces deux mots furent la devise personnelle de Georges Guynemer, collégien à Compiègne, disparu "en plein ciel de gloire" voici quatre-vingt-dix ans ? Une époque bien révolue, où il n'était pas besoin d'être un chef de guerre ou un philosophe pour afficher sa règle de vie...

Ce n'est peut-être là qu'un détail, mais bien significatif de la difficulté à présenter au lecteur d'aujourd'hui une telle figure nationale, pourtant proche de nous dans le temps : sa légendaire citation posthume - un texte d'anthologie, il est vrai - ne résume-t-elle pas trop souvent ce que chacun estime suffisant d'en connaître ?

(\*) président de la Société  
Historique régionale  
de VILLERS-COTTERETS

*"Mort au champ d'honneur  
le 11 septembre 1917.*

*Héros légendaire, tombé en  
plein ciel de gloire après trois  
ans de lutte ardente.*

*Restera le plus pur symbole  
des qualités de la race :*

*ténacité indomptable, éner-  
gie farouche, courage sublime.*

*Animé de la foi la plus  
inébranlable dans la victoire,  
il lègue au soldat français un  
souvenir impérissable qui  
exaltera l'esprit de sacrifice et  
provoquera les plus nobles  
émulations."*

Depuis une vingtaine d'années, la lecture de journaux de guerre, l'étude des archives de l'Armée de l'Air comme celle de la presse de l'époque, la confrontation de témoignages et de souvenirs, ont amené l'auteur de ces lignes à constater combien notre génération ne connaît généralement

de Guynemer qu'une figure virtuelle et idéale, sortie de l'imagerie populaire et passablement hagiographique, où l'historien ne retrouve guère la solidité du fait avéré.

A l'écart d'une biographie linéaire qui a déjà ses auteurs reconnus (1), les quelques éclairages qui suivent, étayés par des sources précises et des dates, voudraient donc aider chacun à retrouver clairement l'individu et le soldat.

Au-delà de ses qualités personnelles incontestables, exaltées par le contexte historique de la Grande Guerre, il apparaît alors que l'image nouvelle de l'aviation et l'intense patriotisme ambiant se sont conjugués pour, en l'espace de quelques mois, élever cet homme au niveau du demi-dieu, cet aviateur au niveau de l'ange, ce héros au niveau du symbole national.



## L'homme

De nombreux contemporains ont souligné "le regard d'aigle" du jeune Guynemer, un regard farouche et concentré, expression d'une volonté de fer, qui semble bien avoir été le trait fondamental de sa personnalité.

Volonté de servir son pays en guerre, d'abord. Fils de Saint-Cyrien et par là même pétri du sens de l'honneur, engagé volontaire, refusé dans l'Infanterie, puis dans la Cavalerie pour insuffisance physique, ajourné deux fois par le conseil de révision, il refuse obstinément la "planque" et s'infiltré dans l'aviation militaire naissante comme élève-mécanicien (21 novembre 1914). Même si l'ex-candidat à l'X doit accepter de dégrader les cylindres des moteurs et de balayer la neige à Pau ...

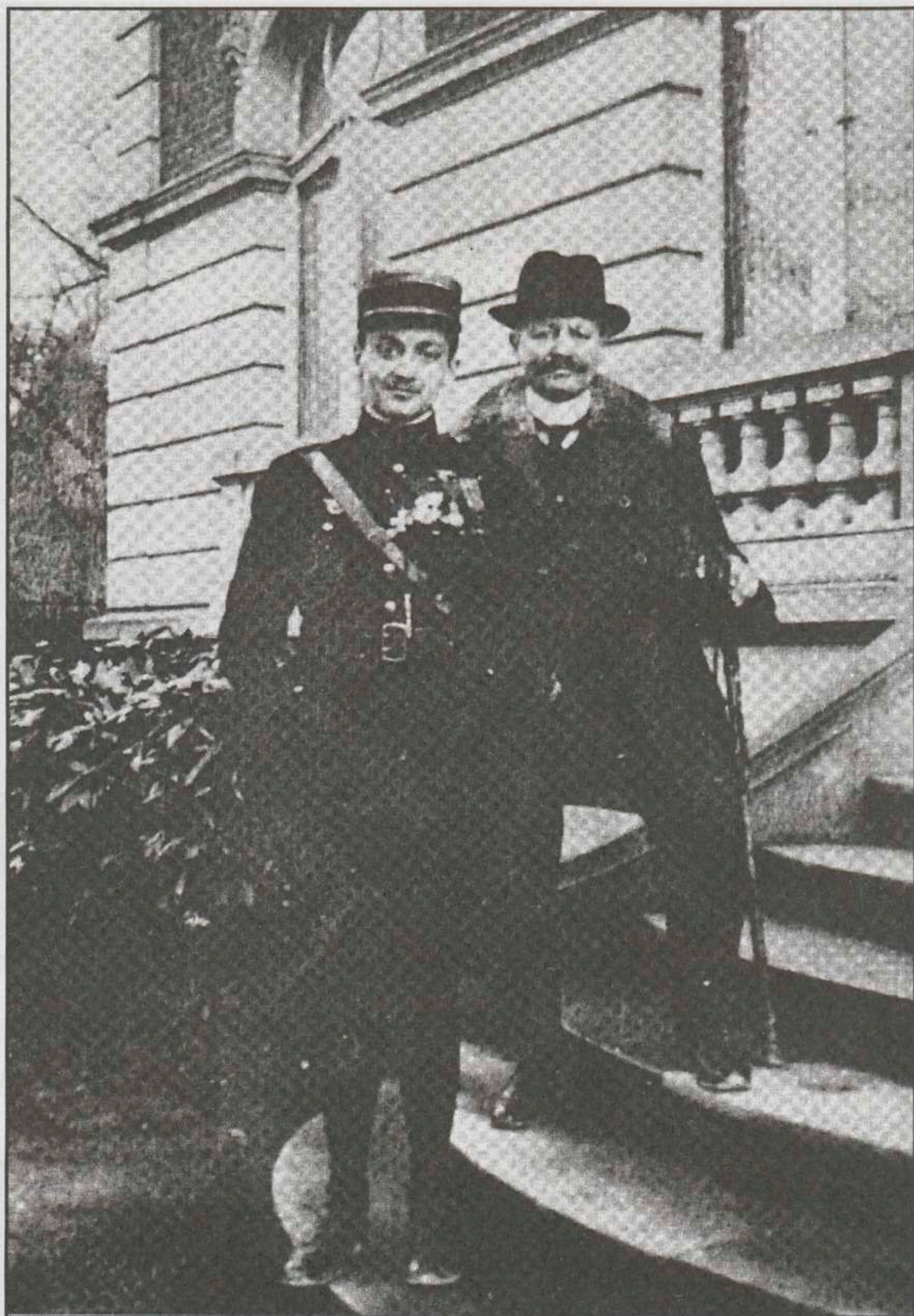
Volonté de surmonter tous les obstacles, y compris ceux de l'administration dans la France de Courteline, pour réaliser son rêve de voler. Accepté comme élève-pilote, il voit son obstination récompensée et réalise ses premiers vols le 17 février, puis le 10 mars 1915.

Acharnement à affronter et à vaincre l'adversaire, le chasseur ennemi, au mépris du danger, mais néanmoins en toute maîtrise de son appareil, de ses armes et de sa tactique. Son coup d'œil fulgurant, son sang-froid, sa concentration font dire à Henry Bordeaux, qui l'avait personnellement rencontré : "*Au combat, ses yeux lançaient des flammes, il était terrible...*".

Lorsque, au départ de Vauciennes, il abat son premier ennemi près de Soissons (19 juillet 1915), il entend son capitaine déclarer : "*Guynemer aura la Médaille militaire car il a voulu son Boche, il est allé le chercher !*". Et le leitmotiv de ses carnets de vol tient en un mot : *J'attaque !*

**Georges Guynemer avec son père à Compiègne**

*(photo de presse)*



Il se bat aussi contre lui-même, contre ses propres limites physiques, contre sa nervosité et sa fatigue, allant jusqu'à s'exposer délibérément au feu de ses adversaires sans répondre, alors qu'une blessure (mars 1916) a interrompu ses exploits : il faut dompter ses nerfs, explique-t-il à sa sœur... N'est-ce pas également ce qu'exprime sa devise ?

Ténacité et fragilité, tel se résume presque son caractère introverti, avec sa concentration dans l'action, sa vie intérieure intense, son abord taciturne, son "pâle sourire" dont parlent les amis. "*Couic !*" est souvent le seul mot qu'il prononce lorsqu'il revient à la base après avoir remporté une ou plusieurs victoires !

"*Une idée puissante dans un corps fragile*", c'est en ces termes que son chef, le comman-

dant Brocard, a pu définir Guynemer après sa disparition.

Ainsi comprend-t-on pourquoi Henry Bordeaux, qui fut son contemporain et son interlocuteur, voit en Guynemer le preux de la chanson de geste, le nouveau Roland ou Bayard, tandis que Jules Roy, à l'inverse, focalise sa biographie sur l'homme faible et en donne une image proche de la caricature, "*un crevard presque sans poumons, au regard presque bigleux et au teint de papier mâché.*"

Georges Guynemer, adolescent devenu héros national à vingt-et-un ans, timide projeté au premier rang, ne pouvait sans doute que participer de ces deux tendances. C'est donc quelque part à mi-chemin qu'il faut chercher sa véritable personnalité.



## Le pilote de chasse

Des qualités exceptionnelles, il en fallait pour oser se battre en l'air, en confiant sa vie à des mécaniques aussi fragiles que les avions de 1914. A peine cinq ans après l'audacieuse traversée de la Manche par Blériot ! Et les premières missions des aviateurs militaires ne sont donc encore, jusqu'en été 1915, que d'observation et de reconnaissance : missions complexes et très physiques, dans une cabine ouverte en plein vent, exposée au froid et au manque d'oxygène, avec la seule "peau de bique" sur les épaules. Armé d'une carabine (plus tard, d'une mitrailleuse), mais sans blindage ni parachute, le pilote, dit l'*Illustration* en 1916, "est assis dans une véritable chambre des machines. Il a les pieds sur le palonnier (direction dans le plan), les mains sur le manche à balai (direction en profondeur et gauchissement des ailes), devant et autour de lui l'indicateur de vitesse, le compte-tours du moteur, les thermomètres d'eau, l'altimètre, la jauge d'essence, les manettes des gaz, les contacts magnétiques, la montre, la boussole, la carte, des lampes électriques, un rétroviseur, le collimateur de la mitrailleuse..."

Sans oublier que le danger vient aussi bien des avions ennemis, souvent cachés derrière un nuage ou dans un angle mort, que de l'artillerie et des fantassins au sol : Guynemer a été abattu sept fois en deux ans, dont deux fois par... des Français !

C'est le 19 juillet 1915, au départ du terrain de Vauciennes – où est regroupée l'escadrille n°3 sur Morane-Saulnier, la future escadrille des Cigognes – que l'observateur Guynemer, accompagné de son mécanicien Guerder, remporte, à coups de fusil, sa première victoire au-dessus de Septmonts. Il y gagne le grade de sergent et la Médaille

militaire, ainsi que sa première citation : "*Pilote plein d'entrain et d'audace, volontaire pour les missions les plus périlleuses...*"

Tel un tournoi, le combat aérien jusqu'en 1916 est un corps à corps, où tout réside dans la fiabilité du matériel, dans le sang-froid et l'expérience des combattants, dans leur courage aussi. Toutes les figures de voltige et d'acrobatie doivent être maîtrisées, instinctives même, dans cette lutte à bout portant, qui permet de voir le visage de l'adversaire, ses gestes, son état d'esprit au milieu de l'affrontement. Une sorte d'escrime aérienne, qui respecte cependant toutes les règles du sport ! Et Guynemer lui-même de préciser : "*la chasse doit se pratiquer selon le tempérament, selon le caractère de chacun. Tant qu'elle constituera une prouesse individuelle, il en sera ainsi...*" (*La Guerre aérienne*, Noël 1916) (2).

Mais ici n'est pas le lieu d'évoquer l'évolution technique et tactique de l'aviation militaire entre 1915 et l'Armistice, avec l'apparition des patrouilles, puis des escadrilles, les missions dites "spéciales" (atterrissage derrière les lignes ennemies pour y débarquer des agents) ou les vols de bombardement, le perfectionnement du matériel, de l'armement, de la charge utile, de la vitesse... De mois en mois, il faut à chaque pilote une nouvelle adaptation aux conditions de combat, de sorte qu'un témoin pourra expliquer : "*Entre la tactique de Fonck et celle de Guynemer, la différence est la même qu'entre une escrime serrée au fleuret et l'escrime au sabre*" (Paul Painlevé)

Guynemer, jeune pilote de 1915, est naturellement sensible aux décorations, citations et distinctions ; il collectionne les dépouilles de ses ennemis abattus (pattes d'épaule, mitrailleuses, hélices, pièces d'avion...) qu'il rassemble en la maison familiale de Compiègne, puis s'en écarte

progressivement, préférant l'efficacité à la célébrité naissante.

Mais l'émulation qui règne entre les pilotes de chasse français sur tout le front prend une forme nouvelle, lorsque le commandant de Rose, qui dirigera la chasse à Verdun, crée la distinction des "As", un nom bien choisi attribué aux chasseurs qui ont abattu au moins cinq avions dans nos lignes (il en sera exigé dix en 1918). Le 5 février 1916, Guynemer est le premier à recevoir ce titre, en même temps que "les honneurs du communiqué officiel" ! (3). A noter toutefois que les conditions à remplir pour une homologation (précisions convergentes, preuves, témoins...) sont si sévères, que le capitaine Fonck, As lui-même un peu plus tard, s'exclamera : "*Il est plus facile d'abattre un Allemand que de le faire homologuer !*". C'est pourquoi il est généralement admis que les victoires de Guynemer (53) atteignent sans doute en réalité la centaine...

La nomenclature de ses combats victorieux, trop longue pour être rappelée ici, inclut à plusieurs reprises deux victoires dans la même journée et culmine le 25 mai 1917 avec quatre victoires ! La citation du 11 juin suivant, qui le nomme officier de la Légion d'honneur, résume à elle seule la valeur d'exemple que ce pilote de 22 ans exerce sur toutes les unités françaises :

"*Officier d'élite, pilote de combat aussi habile qu'audacieux. A rendu au pays d'éclatants services, tant par le nombre de ses victoires que par l'exemple quotidien de son ardeur toujours égale et de sa maîtrise toujours plus grande. Insouciant du danger, est devenu pour l'ennemi, par la sûreté de ses méthodes et la précision de ses manœuvres, l'adversaire redoutable entre tous. A accompli, le 25 mai 1917, un de ses plus brillants exploits en abattant en une seule minute deux avions ennemis et en rem-*



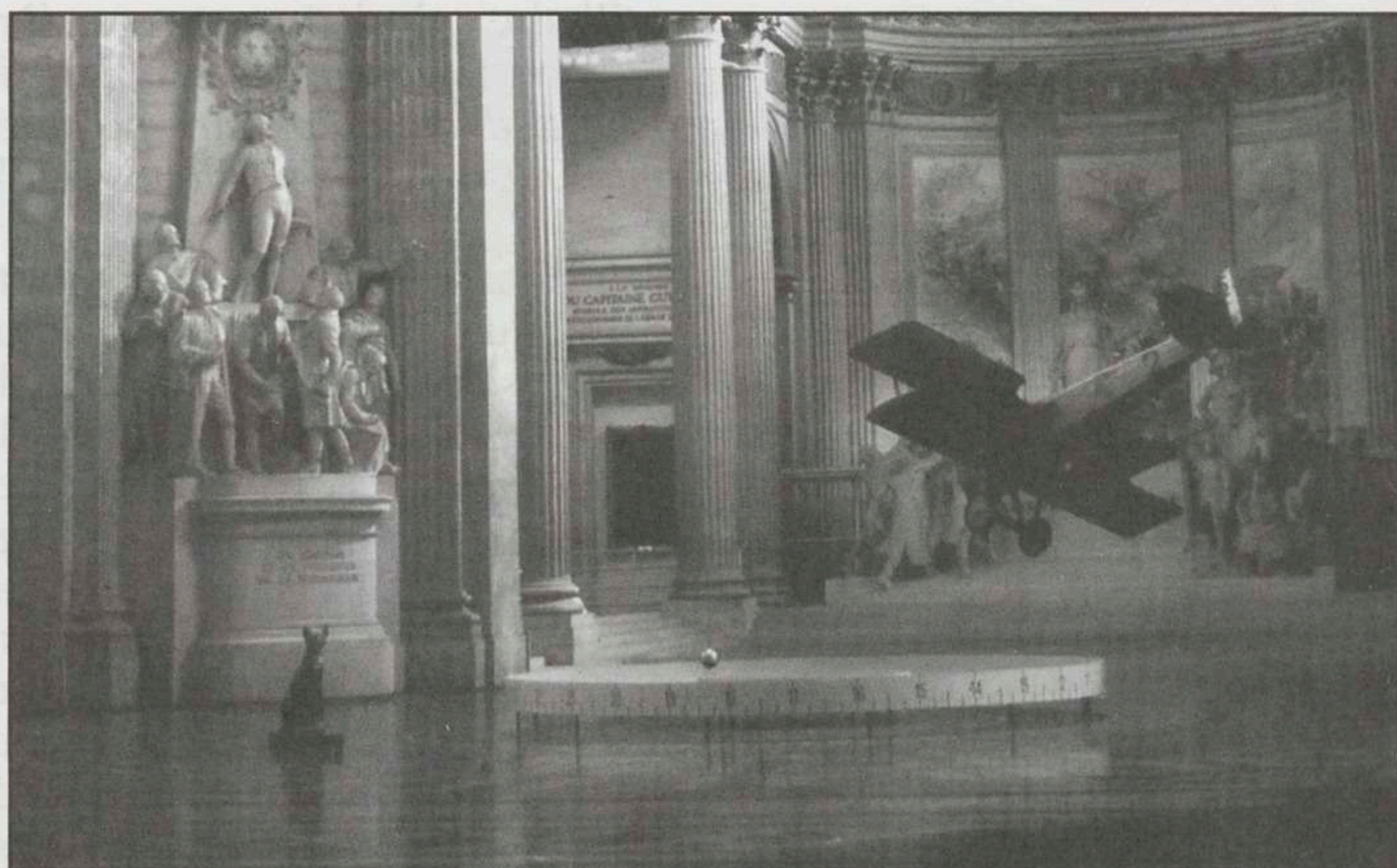
portant dans la même journée deux nouvelles victoires. Par tous ces exploits, contribue à exalter le courage et l'enthousiasme de tous ceux qui, des tranchées, sont les témoins de ses triomphes. Quarante-cinq avions abattus, vingt citations, deux blessures."

C'est alors que son exemplarité lui mérite le nouveau titre d'"As des As", mais, tout préoccupé de la lutte, il préfère se consacrer à ses dangereuses missions et fait don de ses primes à des œuvres de bienfaisance.

### Le mécanicien et ses appareils

En à peine plus de deux années, Georges Guynemer a accompagné la mutation technique et tactique de l'arme aérienne et a donc dû s'adapter à chaque changement d'appareil. Entre le Morane-Saulnier "parasol" de Vauciennes – qui porte déjà le nom de "Vieux-Charles", qu'il a reçu de son ancien pilote Charles Bonnard, muté en Serbie – et le SPAD XIII dans lequel il a disparu 26 mois plus tard, il a volé sur une quinzaine d'appareils différents (surtout des Nieuport et des SPAD). Une dizaine d'entre eux ont reçu de Guynemer ce même nom de baptême "Vieux-Charles", soulignant ainsi une même fraternité d'armes avec son avion personnel, au-delà du changement de matériel. Un attachement compréhensible, quand on sait, par exemple, qu'il a remporté dix-neuf victoires avec son fameux SPAD VII (photo, p. 8). Signe extérieur d'excellence : l'As est autorisé à peindre sur son fuselage une longue bande tricolore qui le fait reconnaître de loin !

Breveté mécanicien avant d'être pilote, Guynemer a besoin de la plus haute confiance dans sa "monture" et recherche donc la fusion totale avec son moteur et son armement : *"il faut sentir son avion comme un cavalier sent*



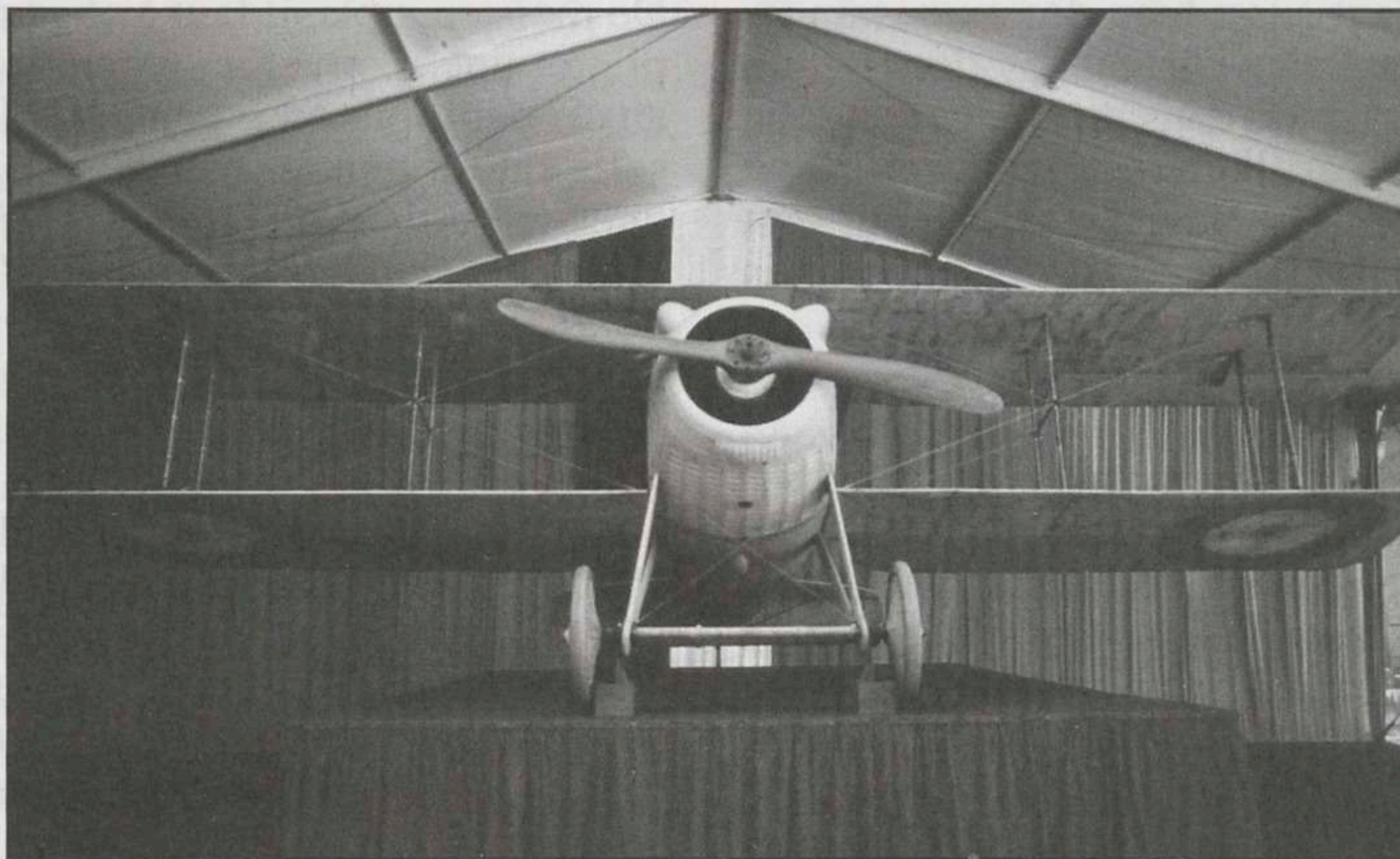
Le SPAD VII «Vieux Charles» exposé dans le Panthéon, 1990  
(photo. A. Arnaud)

son cheval : avec les jambes", explique-t-il lui-même, ne prenant jamais le départ sans avoir personnellement vérifié le fonctionnement de sa mitrailleuse, ses cartouches, ses instruments de vol et de visée.

D'avantage encore : il discute avec les constructeurs, va dans les ateliers, propose des améliorations. Du motoriste Hispano, dont les automobiles élégantes sont très appréciées des pilotes en permission, il exige et obtient un moteur d'avion toujours plus puissant (150, puis 180, enfin 200 CV) : les voitures Hispano-Suiza construites après guerre arboreront fièrement sur leur radiateur la fameuse cigogne en

vol qui ornait l'escadrille du même nom ! Guynemer donne également son nom à un viseur spécial de pilotage dont il a inventé le principe.

Au printemps 1917, alors que se déroule la tragédie de l'échec français au Chemin des Dames, Guynemer pousse sa réflexion jusqu'à concevoir son propre appareil idéal, qu'il définit dans chaque détail, mais dont la mise au point s'étire jusqu'à l'été. Ce sera le SPAD XII-Canon, le premier à être équipé d'un canon de 37 mm à un coup (douze obus disponibles). Il le baptise "avion magique" et remporte avec lui dans les Flandres ses quatre dernières victoires.



Le «Vieux Charles» exposé aux Invalides en septembre 1987  
(photo. A. Arnaud)



## Disparition et premiers hommages (fin 1917)

C'est le 11 septembre 1917 que disparaît Georges Guynemer, au cours d'un combat aérien au-dessus de Poëlcapelle, non loin d'Ypres (Flandres belges).

Il est avéré qu'il a été tué d'une balle dans la tête et s'est écrasé au sol entre les lignes anglaises et allemandes. Un sous-officier allemand a pu s'approcher de l'appareil et saisir les papiers d'identité, établis à Vauciennes en 1915. Seule preuve disponible, ils sont publiés quelques jours plus tard par un journal de Berlin, en vue d'authentifier aux yeux de toute l'Europe cette spectaculaire revanche des troupes du Kaiser.

Mais dès le 12 septembre, d'intenses bombardements de l'artillerie anglaise bouleversent complètement le secteur et éliminent définitivement toute trace du cadavre et de l'appareil lui-même.

Cette disparition totale et sans témoin consterne tout le pays, les militaires comme les civils, qui s'appuyaient fermement sur la croyance d'un Guynemer invincible. Et derrière le titre de la presse nationale ("*Guynemer n'est pas rentré...*"), c'est à la fois l'incrédulité et la ferveur patriotique de la France officielle et de la France populaire qui s'expriment autour d'un simple capitaine-aviateur : il est prisonnier ou blessé, mais il ne peut pas s'être volatilisé à jamais, donc il reviendra... Le mythe est en marche.

En l'absence de cercueil et dans une période militairement difficile pour les Alliés, les funérailles grandioses auxquelles on pouvait s'attendre font place à plusieurs manifestations successives, dont la teneur symbolique est claire pour tous.

Passé un délai d'attente d'un mois complet pour réduire l'incertitude publique, le général Anthoine, commandant la Ière Armée, rédige et lit le 11 octobre

sur le front des troupes la 26ème et dernière citation de Guynemer à l'ordre de la Nation (*voir plus haut*). C'est le premier texte officiel, éloge funèbre de haute tenue, qui résume l'état de l'opinion au lendemain de ce tragique événement.

La semaine suivante (18 octobre), un service religieux est célébré en l'église St-Antoine de Compiègne, en présence de l'Etat-Major et de l'escadrille des Cigognes.

Puis, le lendemain, la Chambre des Députés et le Sénat votent à l'unanimité la résolution de faire graver à sa mémoire une inscription au Panthéon "*dont la coupole, seule, a assez d'envergure pour abriter de telles ailes*". A l'entrée de la crypte, à gauche du chœur, hommage est donc rendu "*à la mémoire du capitaine Guynemer, symbole des aspirations et des enthousiasmes de l'armée de la Nation*".

A l'occasion du 1er novembre, c'est le "Vieux-Charles" SPAD VII qui est exposé dans la cour d'honneur des Invalides : la foule émue y défile en lui jetant des fleurs (4).

Le 5 novembre, à la demande du ministre de l'Instruction publique, la citation posthume est lue dans toutes les écoles de France. Les instituteurs reçoivent mission de la faire apprendre par cœur par tous les écoliers.

Le 30 novembre, sur le terrain de St-Pol-sur-Mer (près du front des Flandres), c'est "au nom de Guynemer" que le général Anthoine remet la Légion d'honneur à deux As, Heurtaux et Fonck. Ce dernier avait abattu le 30 septembre le lieutenant Wissemann, vainqueur de Guynemer, vengeant ainsi rapidement la perte de ce dernier. Il devient peu après le deuxième As des As (75 victoires officielles) et sera choisi comme porte-drapeau de l'Armée de l'Air lors du défilé de la Victoire sur les Champs-Élysées.

**Papiers d'identité retrouvés sur le cadavre de Guynemer, publiés par la presse allemande**

CARTE D'IDENTITÉ DE PILOTE D'AVION

Nom Guynemer

Grade Capitaine

No. 26

Escadrille N°3

Signature du Titulaire

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE ANNÉE 1915

Nom du titulaire Guynemer Prénoms Georges

Emploi Pilote

Ecole, Etablissement ou Dépôt du groupe d'aviation Escadrille N°3

Période de validité de la présente carte: le 10<sup>th</sup> Oct 1915

Signature du titulaire: Le Capitaine Anthoine



Enfin, c'est en décembre que l'écrivain Henry Bordeaux achève sa "Vie héroïque de Guynemer", qui sera publiée début 1918 sous une couverture hautement patriotique (voir photo). Comparant sa disparition à celle d'un ange derrière les nuages, il évoque "une mort ascendante"...

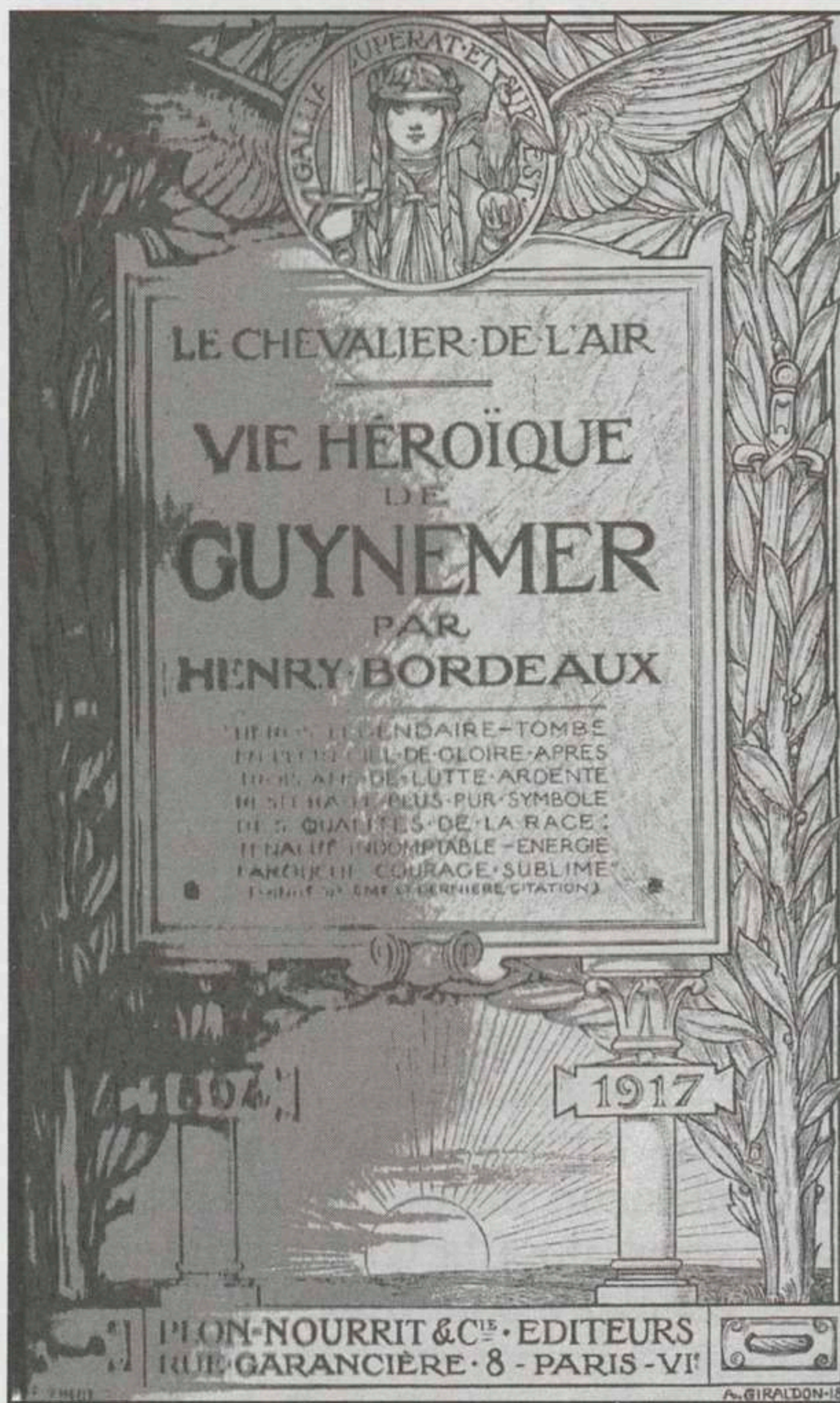
En ce dernier trimestre 1917, c'est donc bien toute la Nation qui, frappée au cœur, exprime sa peine et sa fierté, en même temps que sa volonté de maintenir vivant le souvenir du disparu. Engagement toujours tenu, pourrait-on dire de nos jours, près d'un siècle plus tard...

### Le symbole national

Avec le recul qui est le nôtre aujourd'hui, ajoutons en effet à ce constat un certain nombre d'éléments biographiques ou largement posthumes : leur synthèse témoigne clairement du tracé rectiligne de l'homme vers un destin exceptionnel, puis de la consolidation de son souvenir jusqu'au rang de symbole national dans notre histoire, à l'égal de Jeanne d'Arc ou du chevalier Bayard.

### A travers sa biographie

Sa vie militaire fut brève : entré dans l'Armée "par effraction" (c'est lui qui le disait), mort avant ses 23 ans, n'ayant combattu au front que vingt-sept mois et totalisé 665 heures de vol exactement, mais vainqueur intrépide de 53 ennemis (officiels), Georges Guynemer aurait pu demeurer presque anonyme parmi les centaines de milliers de valeureux combattants qui l'entouraient. Mais le climat général de la Grande Guerre exigeait de distinguer quelques héros exemplaires : son courage, sa maîtrise de l'arme aérienne nouvelle, son patriotisme lui ont mérité d'être, le premier, appelé l'As des As et de devenir l'un de ces "élus".



Vie de Guynemer, par Henry Bordeaux (Édition originale, 1918)

Sa vie militaire comporte cependant, bien avant l'arrivée de la gloire finale, quelques épisodes insolites et convergents, qui peuvent faire penser à une sorte de prédestination naturelle : le héros perçait-il déjà sous l'uniforme du pilote ?

Dès sa première victoire en juillet 1915, c'est des mains du général d'armée Dubois qu'il reçoit la Médaille militaire, alors qu'il n'est pas au front depuis six semaines.

Six mois plus tard, alors qu'il se pose près de son troisième ennemi au sol (8 décembre 1915), un capitaine d'artillerie fait rendre spontanément les honneurs au sergent Guynemer, puis invite sa compagnie à chanter la Marseillaise sur le champ de bataille, avant de découdre ses propres galons pour les remettre à l'aviateur !

Le jour de ses 21 ans (24 décembre 1915), il reçoit la Légion d'honneur avec citation, qui vient s'ajouter à sa Médaille militaire et à sa Croix de guerre avec 4 palmes.

Le 13 mai 1916, une grande cérémonie à Dijon marque la création officielle de l'Armée de l'Air française : le premier portedrapeau en est le sous-lieutenant Georges Guynemer.

En août suivant, alors qu'il vient de remporter dans la Somme sa douzième victoire, il voit venir à lui le général Joffre en personne, commandant en chef des armées françaises, qui souhaite le féliciter...

Le mois suivant (23 septembre) dans la même région, Guynemer abat deux appareils Fokker en quatre minutes, mais son SPAD est touché par un obus français de 75 et vient capoter dans les lignes françaises, le blessant à un genou. Peu importe pour un général français qui a vu le combat et, pour lui faire honneur, lui fait passer sur place les troupes en revue !

Autre jour de gloire, le 16 mars 1917, qui voit un général russe le décorer de la croix de St-Georges et le général Lyautey le promouvoir capitaine, le tout en présence du président de la République, Poincaré, et de Foch. Il y



"répond" en réalisant dans cette même journée le premier triplé : trois chasseurs allemands descendus !

Promu officier de la Légion d'honneur, il reçoit le 5 juillet sa "rosette" des mains du général Franchet d'Esperey, avec la glorieuse citation reproduite plus haut.

Sans le rechercher particulièrement, le premier pilote de chasse de l'armée française a donc bien un pied dans l'Olympe officiel. Il se sait un exemple pour la patrie. Souvent revenu de mission avec un appareil perforé, et même avec des balles ennemies dans ses vêtements, il a échappé mille fois à la mort. Il est, de son vivant, un jeune dieu invulnérable...

*"Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées..."*, disait déjà le Cid Campeador !

### Les honneurs publics posthumes

Outre les premiers hommages de fin 1917, la plupart des honneurs qui suivent s'expliquent autant par l'émotion nationale que par l'exemplarité de sa valeur de soldat et par le don total que constitue sa mort (5).

Paris, sa ville natale, n'attend pas la fin de la guerre pour donner son nom à une rue de la rive gauche, près du Luxembourg

(arrêté du 13 août 1918). Un haut-relief de marbre s'ajoute le 23 novembre 1922 à l'intérieur du collège Stanislas, où il a effectué une partie de ses études secondaires. Compiègne accompagne la double démarche parisienne avec sa voie des berges, baptisée Cours Guynemer, puis avec le monument public de la rue St-Lazare, inauguré le 13 novembre 1923.

Peu de temps avant, le 8 juillet 1923, une souscription publique à travers la Belgique permet d'inaugurer à Poëlcappelle une pyramide surmontée de la cigogne légendaire.

Le 25 septembre 1924, une circulaire ministérielle prescrit pour chaque 11 septembre une prise d'armes homogène sur toutes les bases aériennes, avec la lecture de la dernière citation par un capitaine-aviateur au pied du drapeau : une tradition sacrée, que l'Armée de l'Air respecte scrupuleusement. Détail significatif : en signe de deuil permanent, l'uniforme de cette armée comportera désormais le port de la cravate noire.

En mémoire de la cérémonie du 13 mai 1916 (*voir ci-dessus*) à Dijon, la base aérienne 102 prend en 1932 le nom du capitaine Guynemer. Elle abrite aujourd'hui la 2<sup>ème</sup> Escadre de chasse, anciennement escadrille SPA3

"des Cigognes" (la seule unité de chasse française à n'avoir jamais été dissoute).

L'Ecole de l'Air, créée en 1935 à Versailles, puis installée à Salon-de-Provence, adopte la devise "Faire face". En 1937, sa première promotion est baptisée "Guynemer".

De nos jours, de nouveaux lieux rendent encore hommage à Georges Guynemer : la Cité de l'Air (où siège l'Etat-major de cette arme), boulevard Victor à Paris, prend son nom avec un monument spécial (1984), Vauciennes, dans l'Oise (sa première base) inaugure une stèle-mémoire en 1986, sans oublier la grande cérémonie "tournante" de chaque 11 septembre sur les divers lieux du souvenir (à Compiègne en 2006).

De l'homme historique au héros national, de la biographie à la légende, il est peu d'exemples de trajectoire aussi fulgurante dans les pages de notre histoire nationale. Trois ans à peine se sont écoulés entre le jeune Compiégnois malingre et réformé et le "grand homme" admis au cénotaphe du Panthéon ! Mais chacun peut constater que les détails concrets de sa carrière se sont rapidement estompés, sous l'effet de la Victoire, derrière le besoin d'idéalisation et le dithyrambe !



**Inauguration de la stèle de Vauciennes (Oise), septembre 1986 :**

*«D'ici partit le 19 juillet 1915 Georges Guynemer sur Morane-Parasol, pour abattre son premier avion ennemi. Notre héros national obtint ainsi 53 victoires»*

*(photo. A. Arnaud)*



Lorsque Georges Guynemer écrivait à son père : "*Tant que l'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné !*", savait-il qu'il formulait une sorte de règle morale, à la consonance quasi-évangélique, d'autant plus forte qu'il se l'est appliquée à lui-même ? Aujourd'hui gravée sur le petit arc-mémorial de l'Ecole de l'Air, elle résume ce grand écart qui sépare la fragilité du sublime et l'immense valeur humaine de celui qui l'a délibérément et courageusement franchi, en s'engageant à "faire face".

**NOTES :**

(1) Parmi la copieuse littérature, il faut au moins citer :

- Henry BORDEAUX, *Le chevalier de l'Air. Vie héroïque de Guynemer*, Plon, 1918. Repris plus tard dans *Vie et mort des héros*, Plon, 1937.

- Jules ROY, *Guynemer, l'ange de la mort*, Albin Michel, 1986.

- revue *Icare* n° 122, publié pour le 70ème anniversaire de sa disparition, novembre 1987.

(2) Un ancien chasseur français, Louis Chartoire, rencontré en 1987, me disait n'avoir jamais pu oublier les yeux affolés d'un ennemi alors qu'il le mitraillait de face : «c'était lui ou moi !», expliquait-il.

(3) A titre de comparaison et pour imaginer les risques encourus par les pilotes de chasse, indiquons que le deuxième «As» après Guynemer fut Charles Nungesser (45 victoires), un intrépide connu pour ses multiples blessures : fracture du crâne, sept fractures de la mâchoire, les deux jambes cassées, les genoux déboîtés ainsi que la clavicule et le poignet gauches, le bras droit fracassé par un éclat d'obus, le palais défoncé, la bouche traversée d'une balle ... Deux fois réformé n° 1, il ne se faisait jamais endormir par le chirurgien et totalisera à l'Armistice 45 victoires, dont certaines acquises avec ses béquilles dans sa cabine !

(4) L'appareil historique restera une cinquantaine d'année accroché sous les voûtes du premier étage de la cour,

avant d'être restauré, puis présenté au Musée de l'Air au Bourget. Il en est sorti le 9 septembre 1987, pour être exposé à nouveau dans la Cour des Invalides, lors d'une émouvante cérémonie publique (*voir photo. p. 11*).

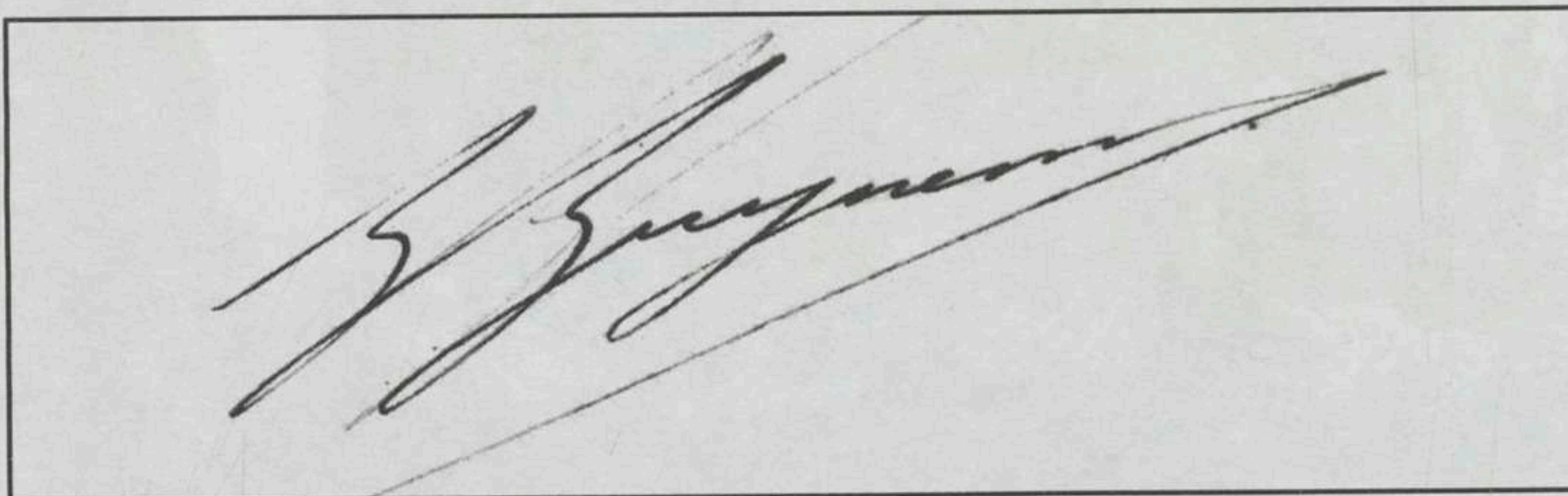
(5) Au moins trois autres aviateurs français, disparus comme lui sans laisser de trace en accomplissant leur mission, doivent être évoqués ici : Nungesser (1927), Mermoz, *l'Archange* (1936) et Saint-Exupéry (1944).



**Le capitaine Georges Guynemer photographié à Compiègne, avec sa voiture, en 1916**

**(Monsieur Hutin père se trouve en arrière plan de la photo)**

*Photo Hutin, aimablement prêtée par Mme Deguerville*



**La signature, volontaire, de G. Guynemer**